
Sandrine Roche

Des cow-boys

Mon rouge aux joues



éditions
THEATRALES

Des cow-boys

Mon rouge aux joues

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Neuf Petites Filles. Push & Pull, 2011

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Ravie, 2014

Chez d'autres éditeurs

Carne. Pièce à mâcher lentement, Les Effarées, « Les Échappées », 2013

Sandrine Roche

Des cow-boys

Mon rouge aux joues

Variations chromatiques
sur le Petit Chaperon Rouge

éditions
THEATRALES

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.



Dans le cadre de son action culturelle, la SADC soutient l'édition de cet ouvrage.

© 2015, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-681-7 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Pauline Lopès.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de l'un des textes de ce volume, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SADC (sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Des cow-boys

«Talk low, talk slow, and don't say too much.»

John Wayne

«La verticalité du dos est un héritage de la nature bien lourd, quand la tête vous tire éternellement vers le bas...»

Botho Strauss, *Trilogie du revoir*

(Gallimard, 1982, traduction Claude Porcell)

Je remercie Bahia Louville et le collègue Rosa-Parks à Rennes, le Théâtre de la Paillette (Rennes), Itinéraire bis (Saint-Brieuc), Théâtre en Rance (Dinan), le Théâtre du Champ au Roy et le service Jeunesse de Guingamp, le Théâtre du Cercle (Rennes), ainsi que tous les adultes et adolescents qui ont participé aux stages «Des cow-boys» organisés de 2012 à 2014 en Bretagne.

Merci à Emmanuel Muhindo pour le Luxembourg.

Codes de lecture

Des cow-boys est composé selon un mode de construction chorale : de nombreux personnages s'entrecroisent et développent chacun de leur côté une série de sous-intrigues. L'assemblage de ces différentes tranches de vies se fait selon le schéma classique d'un puzzle.

La pièce se déroule en séquences continues numérotées de 1 à 52 et est découpée en 5 parties. Chaque partie s'ouvre par une « mise en jeu » et se clôt par une « cartographie ».

Des codes typographiques structurent la pièce :

- La barre oblique (« / ») rythme les passages dialogués entre les personnages adolescents de la pièce ; lorsque ces dialogues sont parsemés de pensées d'un des protagonistes, la barre oblique disparaît.
- Les pensées adolescentes ne comportent ni point à la fin des séquences, ni majuscules en début.
- Les phrases dialoguées par les personnages adultes et celles s'insérant au milieu de pensées de personnages adolescents sont marquées par l'italique.
- Les personnages enfants interviennent sous forme dialoguée dans les « mises en jeu ».

Mise en jeu 1

BING! BANG!
SCHLAAAK PLOUCHT! HEUTCH! TRAK!
TARATARTARA

BADOUMÈ! BLEUMS! BERKS! PLITZ!

Outch! bang! wouatch!

Hooooooooo
Prouuuuu! pou! BANG! paf!

Outch!
PATA

J'tai eu!
NON! bang!
Aaaaah

ÇA Y EST! J'T'AI EU! VENEZ J'L'AI EU!

1.

Parce que si tu dis d'où tu viens. Tu es fichu. Voilà le plus difficile. Ne rien dire. Garder la bouche. Fermée. Parce qu'une fois qu'on t'a trouvé. Une fois. Qu'on t'a sorti. Tu es fichu. Si tu parles. C'est fichu. Il faut tout garder. À l'intérieur. Ne rien laisser sortir. Éviter les images. Les noms. Des images. Parce que si tu dis. C'est foutu. Tout le monde comprend. Dès qu'il y a un nom. Quelque chose à quoi. S'accrocher. Tu es fichu.

J'ai craché.

Parce que quand tu craches tu es un homme.

Et un homme on sait ce que c'est. Pas besoin de demander plus.

Derrière je ne voyais pas. Qu'on me voyait. Comment j'aurais pu voir. Derrière. Qu'on me voyait. D'où j'étais. Je ne pouvais pas voir.

J'ai craché.

Parce que quand tu craches on te respecte.

Le trou dans lequel on me voyait. Moi je ne pouvais pas le voir. Un tout petit trou. J'étais dedans. Et je ne le savais pas. Je ne savais pas que j'étais fichu. Il ne faut pas se mettre dans un trou. Tout le monde sait ça. Les trous. C'est pour les rats. Ils nichent. Ils inondent. Ils débordent. Du trou. On les repère. On les expérimente. On les extermine. Prendre de la hauteur. Je le savais. Aller plus haut. Cerner les contours. Je le savais. Mais là. D'ici. Franchement. Comment je pouvais savoir. Que c'était un trou. Que j'étais dans un trou. D'en haut j'aurais vu. C'est certain. J'aurais vu. La cavité béante. Celle que je ne pouvais pas voir. De l'intérieur. J'aurais vu. La noirceur ténébreuse. Le néant. Je me serais vu dedans. À l'intérieur. Je me serais trouvé. Je me serais trouvé minable. C'est certain. Mais d'en bas. De là où j'étais. Ce petit trou. Comment j'aurais pu imaginer qu'il était trou. De derrière seulement on voyait le trou. Que c'était un trou. Devant c'était un espace comme un autre. Presque plan. Légèrement bombé. Sur le devant. À cause des feuillages. Juste quelques feuillages. Où se cacher sans crainte. Remplir les zones de feuillages manquantes. Voilà ce que je voulais faire. Sûrement pas me foutre dans un trou. Mais l'erreur est humaine. Et on m'a vu.

Je suis sorti et j'ai craché.
Parce que quand tu craches ça fait peur.
On a peur d'un homme.
On a peur d'un homme qu'on respecte.

Trou ou pas.

Maintenant se taire. Quoi qu'il arrive. Parce que si tu parles. C'est fichu. Si tu parles. Les images. Tu ne peux plus les arrêter. Elles te collent à la peau. Ce qu'il faut. C'est éviter. De se coller des images. À la peau.

Elle dit *qu'est-ce que tu fais dans ce trou ?*

Une cave c'est mieux. Bien sûr. C'est un trou mais fermé. Sous terre. Complètement. Sauf que ça appartient toujours à quelqu'un. Tout le monde a un trou. Cadenassé. Quelque part. Pour se réfugier. En cas de problèmes. On ne peut pas se mettre dans le trou d'un autre. Sans y penser. Il finit toujours. Par réclamer. L'autre. Tous les trous sont pris. C'est pour ça qu'on les repère vite. Les trous vides. Tout le monde veut son trou. À lui. Mais si tu te mets dans un trou. On te voit. Il faut rester. À découvert. Sans bouger. Construire des formes. Pleines. Sans bouger. Là. On ne te voit pas. Ça glisse sous les yeux. Comment quelqu'un est venu ? Comment quelqu'un a vu ? Impossible que quelqu'un vienne. Dans du plein. C'est ce que je me suis dit.

Elle dit *tu viens d'où ? Tu es là depuis combien de temps ? Tu parles notre langue ?*

Maintenant il y a la langue. Et on ne peut plus tricher. À cause du trou. La bouche. Il y a une langue. Et si on la montre. On est foutu. On nous la prend. Bien sûr. Ne pas montrer sa langue. J'ai craché. Quelque chose est sorti. Elle a reculé. C'était plein. On s'engouffre dans les trous quand ils sont vides. Mais mon trou était plein. De salive. J'ai craché. Et ça n'avait pas de nom. Ça n'avait pas d'image. J'ai continué à cracher. Vite. Comme des balles. Elle n'a pas bougé. Mais finalement. Finalement. L'habitude. Finalement : à force. Elle a trouvé un nom. À ça aussi. Un nom à ça.

Elle dit *approche, n'aie pas peur, d'où tu viens ?*

Mon rouge aux joues

Variations chromatiques
sur le Petit Chaperon Rouge

ENFANT

MÈRE

GRAND-MÈRE

Enfant

... c'est à moi ? Oh ! C'est beau. C'est beau... C'est mon cadeau ? C'est mon cadeau. C'est à moi. Voilà. Maintenant, c'est à moi. Oui ? Quoi ? Tu me cherchais ? Tu me cherchais ? Mais je suis là. Oui. Voilà. J'étais là, oui, juste là. Sur la terre, bien sûr, maman, la lune, c'est trop loin. Mais oui, j'entends, oui, je t'entends bien, si je te jure, j'entends tout. On entend surtout avec ses oreilles, quand même, non ? D'accord. Je te regarde. Oui, je te regarde, je t'écoute. Je le mets ? Bien sûr, oui. Attends, je mets quoi ? Ça ? Ah, oui, d'accord, tu le mets, tu me le mets, d'accord, oui, pour y aller. Oui. Maman. Mais aller où ? Ah ! oui. Mais non, bien sûr, non, je n'ai pas oublié. Oui, j'ai entendu. Si, mais si, j'écoute, je t'écoute, oui. Ça me plaît. Je t'assure, ça me plaît, ça me fait plaisir. Attends, je regarde. Je regarde si ça me plaît. Quoi ? Je ne sais pas. Ça me fait plaisir, oui, mais c'est drôle. C'est tout. C'est drôle. Tu l'as mis, toi aussi ? Comme ça ? Ah ? C'est un peu drôle, non ? Cette couleur, cette capuche. C'est pour les garçons les capuches, non ? Je t'écoute, oui, je t'écoute. Qu'est-ce qu'elle a ma tête ? Ben, rien. Mais non, il n'y a rien dans ma tête, qu'est-ce que tu dis ? J'entends, je te jure, j'entends bien. C'est juste quand je respire. Oui. Ça me bouche un peu les oreilles. Oui. Mais respirer, ça fait du bien non ? Maman.

... dans mon ventre un coup sec brûle quelque chose comme un vertige...

Oui, j'y vais, comme d'habitude, comme d'habitude, oui, j'y vais, je fais tout comme d'habitude. Mais si... ? Non ? Si on changeait un peu les habitudes, non ? Quoi ? C'est mal ? Une surprise, c'est mal ? On m'en fait bien des surprises, à moi. Pourquoi pas à elle ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial ? Maman ? Non, ça ne m'ennuie pas. Mais non, c'est pas ça, j'ai l'habitude. C'est juste... Oui, je sais. C'est son cadeau, oui. Je sais. Je suis son cadeau. Bon. Mais on pourrait quand même... Je ne sais pas... Oui, d'accord, c'est comme ça, c'est comme ça. Eh bien, rien, je reste. J'écoute, qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? Tu sais bien. J'écoute, voilà, je ne fais que ça. C'est drôle, des fois, cette voix, comme un grincement. Presque la même que toi, oui, enfin, non, je veux dire... Quoi ? Mais je ne dis pas ça, non, pas la même, mais presque. Presque la même. Comme de

plus loin, quoi, je ne sais pas, comme un fantôme, oui. Un fantôme de ta voix, comme... Pourquoi tu t'énerves? Tu t'énerves? Mais pourquoi?

... cette moiteur, cette moiteur froide des mains du dos un frisson humide qui s'installe jusqu'à la racine des cheveux je frissonne...

Elle est vivante... Oui, elle est vivante, je le sais quand même puisque je vais faire ses courses, mais c'est... Bon, je me tais, oui, c'est bon. Maman. Je me tais, j'ai compris, c'est bon. C'est bon! Tu m'entends? C'est rien cette ressemblance, c'est comme tout le monde, pas de quoi en faire une histoire. Arrête les histoires, arrêtons les histoires tu ne veux pas? Tu ne voudrais pas aller au cinéma? Toutes les deux, on pourrait, non? Pourquoi j'y vais toujours seule? On pourrait y aller à deux, non? Ce serait... Le travail, oui, je sais, mais quand même, au lieu d'appeler, toujours appeler. Le téléphone, c'est... Non, je ne reproche rien, mais non. Maman. Je dis juste que le téléphone, le téléphone... Depuis combien de temps tu fais des cauchemars?

... et le sang qui afflue par à-coups par coups secs et fait tourner la tête se vide et afflue en coups secs il faudrait pouvoir fermer les yeux tout à fait...

J'ai trop chaud avec ce manteau, je sue, je fonds, regarde, je m'endors déjà dans cette moiteur. Ce tiède atroce. Je crois que la laine, ça ne me sert à rien, moi, ça m'empêche de frissonner, c'est tout. Frissonner, tu comprends? Maman. Quoi? Non, mais non, ça n'est pas un reproche, qu'est-ce que tu dis? Maman. Depuis combien de temps des bras ne t'ont pas serrée? Non, pas mes bras, non, des bras, tu sais? D'autres bras, plus grands, ceux qui font frissonner.

... comme un frôlement sur la joue glisse en caresse jusqu'au cou et qui brûle les joues sur les joues pique les yeux attise les larmes et coulent coulent de joie de peur de honte cette brûlure si vive...

C'est drôle, de s'habituer à ses bras, des bras comme ça. C'est comme la voix, oui, c'est bizarre, non? S'habituer aux fantômes. Mais la vie, ça existe. C'est rouge? Tu crois que c'est rouge? Maman. À quel moment ça arrive la grisaille, cette grisaille? Qu'est-ce que tu dis? Mais on peut se parler! On ne peut pas se parler? Je respecte, je respecte bien sûr, mais ce manteau... Ce manteau... Est-ce que ça ramène à la vie, aux bras? Le rouge, regarde, regarde sur mes joues, comme il vient parfois d'un coup. Il monte d'un coup, ça vient là jusque dans les yeux, ça pique fort, ça

brûle. Un frisson, comme un grand frisson, et les jambes flageolent, et le cœur bat tellement fort. Maman. Est-ce que ton cœur bat fort encore comme ça ? Mon rouge, je voudrais le garder intact, ce rouge-là, il brille tellement fort. Depuis quand elle est grise ? Comment on devient gris ? C'est après, quand tout a brûlé, c'est ça ? Tu as le regard noir. Noir. Maman. Elles sont passées où tes lueurs, tes braises ? Ce regard noir, tu l'as depuis combien de temps ? Maman ? Quand est-ce qu'il a grisé, noirci, s'est éteint ton regard ? On le voit s'éloigner ?

... élan depuis le sexe jusqu'aux reins prend la colonne vertébrale et tout le reste...

Pourquoi tu l'appelles ? Pourquoi tu ne viens pas ? Pourquoi tu gardes tes cauchemars ? Qu'est-ce que je vais en faire, moi, de tout ça ? Je n'ai aucune place où le mettre, la mettre, cette chose que tu me laisses, je n'ai pas la place. Cette ressemblance, je n'en veux pas. Ça me brûle, tu vois bien. Mais si, regarde, je brûle. Je me brûle déjà, regarde. Cette colère noire qui me mange. Pourquoi on met ce manteau ? Je suis sur des cendres. Qu'est-ce que j'y peux, moi, des cendres ? Tu veux que je reste là ? Mais ta tristesse. Maman. Ta tristesse. Pourquoi tu veux tellement me la donner ?

... une ombre glisse. Maman ? Maman ? Rendors-toi. Mais je dors, j'ai rêvé, je rêve. Cette enfant, c'est fou ce qu'elle rêve. Le cœur bat fort dans les tempes, trop fort, ce rêve bat trop fort...

Je déteste ça, tu vois bien ? C'est vieux. C'est moche. Personne ne met ça. Pourquoi tu me donnes ça ? Pourquoi tu veux me donner ton manteau et ta robe ? Ça n'attire même pas les taureaux. Ce qui les excite c'est le mouvement, le bruit. Pas la couleur. Tu ne savais pas ? On ne te voit pas avec ton rouge, ta robe rouge. On ne voit rien. Maman. Bien sûr, je le sais, je le sens. Qu'est-ce que tu crois ?

... un tourbillon quelque chose de puissant qui passe et emmène tout...

Je n'aime pas le rouge. Je n'aime pas ce manteau, je n'aime pas ta robe rouge, quand tu mets ta robe rouge. Arrête le rouge. Maman. Ne me donne pas de rouge. J'ai le mien, le mien, ce n'est pas le même, tu comprends ? Ne me le colle pas sur le dos. On ne fera pas la même chose. On n'aura pas la même vie. Tu sais ? Je n'aurai pas tes enfants, moi, ton enfant, je ne l'aurai pas. Tu comprends ? Le rouge est sur les lèvres, sur la peau qui frissonne dans le vent un soir d'été. Maman. Le rouge est sur les

Table des matières

Des cow-boys.....	5
Mon rouge aux joues	63
Variations chromatiques sur le Petit Chaperon Rouge	
Biographie de Sandrine Roche	89

Sandrine Roche

Des cow-boys
Mon rouge aux joues

Des cow-boys s’amuse à transposer dans notre société les codes du western : violence, domination et alliances tournantes. Une bande d’enfants, un groupe d’adolescents et un quatuor d’adultes jouent à cette loi du plus fort. Un texte explosif sur les rapports de pouvoir aujourd’hui.

Mon rouge aux joues donne la parole aux trois femmes du *Petit Chaperon Rouge*. En trois monologues croisés, l’enfant, la mère et la grand-mère évoquent les hontes, les peurs, les colères et les désirs transmis d’une génération à l’autre. Un texte sur l’héritage de la féminité, les relations mères-filles et la soif de liberté.

Jouant avec les formes, les corps et les rythmes, Sandrine Roche invente un théâtre tellurique, et offre ainsi de magnifiques partitions de jeu.

ISBN : 978-2-84260-681-7 | 15,50 €



www.editionstheatrales.fr